



nadine ribault

**CARNETS
DE
LA
MER
D'OKHOTSK**

LE MOT ET LE RESTE

NADINE RIBAUT

CARNETS DE LA MER D'OKHOTSK

L'ÉTERNITÉ ET LES MORTES SAISONS

LE MOT ET LE RESTE

2018



*Nous refaisons le monde,
alors qu'il faut en construire d'autres.
Le Trésor de l'homme, Saint-Pol-Roux.*



BLANC SILENCE DES HORIZONS IMMENSES

Ainsi l'hiver était sur moi et si loin que mon regard allât depuis la plage, il ne voyait que cette même couleur blême de la neige couvrant le sable, les chemins, les montagnes, les lacs, les caps, le littoral, les îles et la mer d'Okhotsk tout entière jusqu'aux confins les plus perdus du ciel. La lumière ne venait plus de la lumière, ne venait plus du ciel, elle venait de la glace, de la neige et du calme qui, régnant là, avait raison de tous les silences auparavant connus et reconnus en ce qu'il était le seul *véritable* silence qui méritât ce nom puisqu'il avait la capacité de pénétrer les os et l'esprit et d'y calmer le bouillonnement inhérent à l'agitation de la vie.

Ce silence émergeait de l'eau gelée, prise par l'hiver, nuancée parfois de bleu, de vert, de violet, parfois translucide, d'autres fois d'un noir profond, sans une ride, plate et lente, où plus une vague ne se retournait d'aise dans un soupir ni dans cette parole de la mer que chacun reconnaît. Cette dernière s'était tue. Elle ne murmurait ni ne tonnait plus dans le paysage et le trouble qui en découlait avait la taille d'un gouffre. La mer d'Okhotsk, prise dans les glaces, s'étendait infiniment. Le paysage se révélait fantasmatique, fluctuant et grand. Il n'était pas immédiatement séduisant, ne se laissait pas cerner facilement, ne jetait aucune poudre aux yeux, ne faisait preuve d'aucune extravagance, ne se mettait pas en avant et, pourtant, parce que l'on en percevait mal les limites, il s'avérait redoutablement impressionnant. La mer d'Okhotsk semblait une mer forte, de marbre,

immense et dure. J'eus soudain l'impression qu'il me fallait faire machine arrière et que si, par malheur, je m'aventurais à avancer un pas vers l'eau, tout se déroberait. La plage aussi était couverte de neige et de blocs gelés, de coquillages brisés, usés, polis, de bois flottés, de touffes de végétation brûlée. L'énorme couche de neige qui semblait dévaler des collines s'affinait en bordure d'eau, dévoilant le sable, luisant d'humidité, noir comme du charbon. La route qui longeait la plage à flanc de collines était déserte et bordée au loin de congères. À l'horizon, se profilait une interminable crête blanche découpée en dents de scie.

Un aigle blanc et noir, à l'œil et au bec jaunes – un puissant et majestueux pygargue de Steller –, posé sur un morceau de glace, observait le rivage, replié, la tête dans les épaules, tranquille et mystérieux, attendant que passât à proximité de son radeau, en cette zone d'eau peu profonde, quelque proie à pêcher. Dans les parages, non loin du rivage, se devinaient des murs de béton qui, on l'avait constaté lors du raz-de-marée de 2011, ne servaient à rien et une enfilade de bateaux sur cale dont les couleurs rouge et blanche dessinaient une étrange ligne de flottaison sur le ciel brouillardoux, si bien que l'on n'était plus sûr de fixer du regard l'horizon, ou bien autre chose, lui ressemblant. Une seule et même couche blanche épaisse reliait les uns aux autres des caissons, des bidons, des containers, rouillés. Le ciel gris, la brume grise, du gris sur la plage, sur le sable, du gris sur les blocs de glace comme salis de boue par endroits et cependant, l'impression qui l'emportait, tandis que l'on observait le pays où l'infini, ayant dit son dernier mot, parvenu au paroxysme de lui-même, quitte son monde pour envahir le nôtre, était celle de pénétrer un univers polaire, un pays des os rompus, de marcher sur un grand squelette de verre

et de poussière d'un gris métallique. On devinait un cap dans la brume et un rocher surgissant de l'eau gelée, poli par le froid. On ne pouvait s'empêcher de songer à ces longs siècles de lumière graniteuse qui habitent les flancs des icebergs de l'Arctique.

Quelques cygnes, serrés les uns contre les autres, se confondaient avec de petits monticules de glace blanche et les plaques brisées qui couvraient l'eau autour d'eux ne bougeaient pas. La crainte de prendre le risque de rester *bloqué* là pour longtemps et d'endurer de sinistres moments traversait l'esprit. Sur la terre qui s'endormait, un crépuscule achevé descendait et pétrifiait tout. Il se mit à neiger. De temps à autre, un fin rayon de soleil sortait de la grisaille, glissait au bord de l'eau, butait contre la brume et repartait dans les lointains. Immense, le soir qui venait se faisait éternel et du mouvement des êtres et des bêtes, on ne percevait que très peu. Le cœur s'emplissait involontairement de visions étonnantes quand les souvenirs laissaient se faufiler dans les méandres de l'esprit les fatales images des chimères de l'été, des abeilles sur les fleurs de pommiers, des papillons éphémères, de la brise sur les rideaux de hautes herbes dans les prairies et de *La maison des roses* où j'écrivais, en France, certains soirs d'été où d'innombrables étoiles, par-dessus le verger, s'éveillaient au ciel des transmutations.

Le jour tomba très vite et l'ombre, d'un coup sec, recouvrit le paysage auparavant si mystérieux. À l'instant même, je sus qu'il serait peu facile d'y cheminer, de l'explorer, de m'y lier, que la situation resterait critique, que le visible, à mots couverts, triompherait de sa fausse discrétion et qu'il serait inutile d'attendre qu'il se dévoilât. À l'instant même, je sus que je faisais face à un paysage *dur*, un

paysage de l'introuvable qui, en raison de la monotonie, de l'uniformité, du tragique et de l'impassibilité dont il était porteur, apte à *prendre corps* certes, et captiver, à rester au loin, admirable et poignant derrière ses serrures, mais sans laisser la moindre voie ouverte à l'appesantissement, avait tout pouvoir d'êtreindre les cœurs, même les plus durs. Je doutais soudain de savoir y progresser de pied ferme et, soumise à la difficulté de me raccrocher, comme j'aime à le faire afin de lutter contre le cynisme de ce monde élargi, aux détails, de devoir m'en tenir à rester une transfuge désacclimatée glissant sur les flancs de l'incompréhensible. Je n'avais pas le sentiment d'avoir véritablement *mordu à l'hameçon*. Mais enfin, n'ayant la possibilité d'envisager ni retrait ni fuite, il me fallut accepter l'idée de sauter dans l'inconnu.

Je venais d'arriver sur la côte hivernale du nord de l'île de Hokkaidô, au nord-est du Japon. Je rejoignis mon logement, un bâtiment public où Naoaki Sakamoto m'avait fait garder une chambre. Là, logeaient les équipes scientifiques qui étudiaient les fonds de la mer d'Okhotsk ou ceux du lac Saroma. Ce sont leurs pas et le bruit de leurs ablutions matinales qui, les jours suivants, me réveillèrent. La chambre avait six lits superposés. On accueillait aussi, entre ces murs, des classes d'élèves en voyage scolaire. Le sol immaculé, les murs blancs, les lits de bois laqués blancs semblaient avoir été configurés pour que, passant de l'extérieur à l'intérieur, nul ne vît la différence – si ce n'était que la chaleur diffusée par les radiateurs et le thé que chacun pouvait boire à volonté débarrassaient de la sensation de froid vif que l'on avait sur cette côte battue par la neige.